

sants qu'ils paraissent. Les délicats reprochent à ces vignettes la froideur des tailles-douces sur acier, certains disent aussi le rococo philosophique des idées, la lourdeur des tirages, le peu de charme du livre. On disait de semblables choses au temps de David sur la *Nouvelle Héloïse* de Moreau. L'heure approche où Lemud reprendra le rang qu'il mérite dans la décoration du livre, où ses femmes à crinolines vaudront les dames à paniers du dix-huitième siècle; les bien avisés n'attendent point que l'engouement se prononce.

On se lassait d'ailleurs du bois sempiternel. Les aquafortistes, lancés dans une voie d'expériences, en apparence très éloignés de la vignette, y revenaient pourtant de temps à autre. *L'Histoire anecdotique des cafés* d'Alfred Delvau, publiée chez Dentu, renfermait plusieurs eaux-fortes de Courbet, de Flameng et de Rops. Dire que ce livre est un chef-d'œuvre en toutes ses parties serait une excessive louange; ni Courbet ni Rops ne se pliaient aux très spéciales exigences de la vignette, le premier faute de dessin, le second faute de bien des choses. Mais si peu homogène que soit l'ouvrage de Del-

vau, il date, il marque une époque et mérite qu'on le nomme. Il explique le passage des eaux-fortes romantiques aux travaux similaires d'aujourd'hui, c'est le chaînon qui relie Callot à Buhot, à Boilvin, un peu comme Casimir Delavigne, sauf respect, rattachait Corneille à Victor Hugo.

L'école réaliste avait son influence sur les idées. Par une action réfléchie, elle passait de la peinture à la vignette, et s'imposait au livre. Pour avoir une illustration documentaire, le livre versa dans la mode et s'intéressa davantage aux événements quotidiens. Le roman qui passionne vers 1865 n'est plus l'épopée de cape, mais le fait divers commenté, amplifié par Ponson du Terrail ou Gaboriau. Croyez que les dessinateurs suivent toujours le mouvement, et qu'ils s'inspirent des tendances environnantes. La figure destinée à commenter un texte est le plus souvent moderne; les feutres à plumes ont fait leur temps, et Rocambole leur succède. Ce sont là des raisons dont on s'avise peu de noter l'importance, et qui expliquent simplement les transformations. Supposez Alfred de Musset publié par les romantiques truculents de 1830,

il n'eût fourni aux illustrateurs que le thème de vignettes à troubadours. Rolla eût porté la toque à créneaux, et Bernerette se fût promenée sur des tourelles de maison forte. En 1865, Charpentier, préparant l'édition dite des *Amis du poète*, entre de plain-pied dans la note contemporaine. Les personnages que Bida va décrire ne sont peut-être plus ceux de Musset, mais ils ont à nos yeux une bien autre valeur. Ils sont de 1865, comme les héros de Molière dessinés par Boucher étaient de 1740. Musset disparaît devant son commentaire graphique, il n'est plus que le prétexte, et tant vaudrait le lire ailleurs. Mais, au regard de la note d'époque, imaginerait-on de plus sincères tableaux de la vie ? Que Bida nous introduise dans un salon, nous fasse assister à un souper chez Rachel, nous promène dans les bois à la suite de Bernerette, tout est au plus vrai le récit du jour même, sans préoccupation oiseuse de revenir en arrière, de reprendre les chapeaux ou les robes du temps passé.

L'édition des *Amis du poète* est une tentative isolée ; les dessins de Bida, précis et sincères comme les vignettes du dernier siècle, allaient demander à la taille-douce au burin une traduc-

tion serrée, infiniment soignée, presque inédite. Inédite en ce sens que jamais auparavant le burin hiératique, consacré à la reproduction des grandes œuvres, n'avait abordé le sujet moderne et la décoration du livre. Les praticiens de la gravure dite de style, les graveurs d'histoire pour dire le mot, pas plus autrefois que de nos jours, ne s'étaient abaissés aux figurines ; ni Berwick, ni Forster, ni Boucher-Desnoyers ne l'eussent voulu, et ceux-là qui l'avaient fait autrefois perdaient un peu de leur autorité. Même la pléiade brillante des vignettistes du dix-huitième siècle ne comptait pas auprès des tenants du grand art, occupés à traduire les maîtres. Le *Musset*, confié à la haute direction d'Henriquel Dupont, rencontrait par hasard un artiste éclectique, pour qui rien de méprisable n'existe, et qui ne mesurait point les œuvres à la sublimité du sujet. Conçue dans une note très discrète, absolument moderne, l'illustration du *Musset* de Charpentier trouva chez les burinistes des interprètes sinon moins préparés que les hommes spéciaux d'avant la Révolution, du moins aussi industriels dans la combinaison des effets, tout autant appli-

qués à leur travail, et beaucoup moins empêchés qu'on ne voudrait croire. Peut-être l'acier alors de mode se refuse-t-il aux finesses, aux ténuités délicates du cuivre, et produit-il au tirage certaines tonalités crues d'aspect assez froid ; mais il faut pour s'en rendre compte un œil bien exercé, et la teneur générale n'en souffre guère. Venue tout à coup, en rivalité des bois savoureux et gras de Doré, opposée aux eaux-fortes de certains, la décoration du *Musset* soutient la comparaison avec avantage. Elle habille supérieurement le texte, avec plus d'austérité on peut dire, sans cesser d'être bien contemporaine, tout à fait de son temps, faisant du livre une pièce rare, unique même, et si inattendue !

Après cette illustration définitive, frappée au coin de la vérité historique, les autres commentaires de Musset paraissent de pâles redites, et singulièrement inutiles. Eugène Lami, qui n'était déjà plus lui alors, avait composé au compte de M. Didier une paraphrase de la même œuvre, depuis gravée à l'eau-forte par Lalauze ; ceci n'est aucunement comparable à Bida. Un siècle avant, plusieurs artistes s'étaient essayés

à illustrer Rousseau après Moreau le jeune, et c'est Moreau qui reste le maître. Pour Musset, personne ne détrônera l'édition des *Amis du poète*, absolument parfaite ; il faut en prendre son parti.

Le succès répondit-il aux avances de l'éditeur ? Il faut penser que non, puisque personne ne le suivit dans cette voie. A l'époque de l'Exposition universelle de 1867, le livre à vignettes cède la place aux livres monstres de la maison Hachette, toujours historiés par Gustave Doré. Le prix des tailles-douces les rendait inabordables ; on leur préférait en librairie les bois vigoureux, tirant l'œil ; malheureusement Doré, le dernier des romantiques, vivait dans une sphère de besognes reconstituées de chic ; son temps ne lui pouvait fournir de sujets suffisants. L'ancien avait pour lui toute l'élasticité des motifs impossibles à contrôler et à critiquer, et qui autorisaient les plus incroyables mélis-mélos de costumes et d'époques. La vogue était venue de ces excen- tricités, moins chez nous que chez nos voisins d'Angleterre, où les ouvrages de Doré faisaient fureur. Au fond, ce n'étaient plus des livres à vignettes que ces in-folio énormes, peu ma-

niables, imprimés sur un lourd papier mécanique; mais ils avaient leurs amateurs, vraisemblablement, puisque après le *Dante*, les *Fables* de La Fontaine, les *Croisades*, la même maison Hachette donnera les *Évangiles* illustrés par Bida, effroi des lecteurs frêles. Combien nous voici loin des in-8°, des in-4° tout au plus, dont nos pères formaient leurs bibliothèques, et qui laissaient aux vignettes le bénéfice de choses jolies, coquettes et pimpantes!

Et puis, à la fin de l'Empire, les périodiques illustrés ruinaient le livre. C'est dans les journaux à figures qu'on trouve la meilleure part des œuvres contemporaines, à travers l'*Illustration*, le *Tour du Monde*, l'*Univers illustré*, dans les romans vendus par livraisons, dans mille besognes hâtives, bâclées au jour le jour et qui se multipliaient d'année en année à l'infini. De temps à autre un livre apparaissait, déjà presque démodé à sa publication, tel le *Victor Hugo* de Lacroix, illustré par A. de Neuville de figures gravées sur acier par Outwaite. Les ouvrages soignés de Jouaust ou de Lemerre ne touchaient guère aux contemporains; la librairie dite de luxe était à la réédition des classiques, et les vi-

gnettes n'en comptent pas pour nous. La vie au jour le jour, absolument dédaignée des maîtres, s'enfermait dans de médiocres ouvrages à l'usage des enfants, dans des brochures d'actualité sur Paris ou les Parisiens qu'on recherchera bientôt et qui deviendront introuvables comme les Restif de la Bretonne ou les almanachs de la Révolution. Tous les progrès faits par le bois à la suite de Gustave Doré se notent surtout dans les périodiques. On a perfectionné les tirages par les découpages placés à l'envers du cliché et qui mettent en saillie ou en retrait les parties ombrées ou claires d'une planche. L'industrie s'est emparée de l'art; elle multiplie à l'infini les bois par les empreintes galvanisées; elle reproduit par l'alliance de la photographie à la chimie les dessins à la plume, sans le secours du graveur. L'eau-forte a son école de praticiens très habiles qui reviennent peu à peu aux intensités vigoureuses de Rembrandt. Le burin a ses adeptes, son enseignement officiel, la protection de l'État. Et pourtant le livre à vignettes en est toujours à Doré, à ses pompes et à ses œuvres, il ne sort point de son ornière.



Vignette de H. Daumier.



Vignette de Marvy.

#### LE LIVRE A VIGNETTES DE 1870 A 1880

C'est dans l'histoire du costume un fait indiscutable : les guerres et les révolutions ont une influence singulière sur la coupe des habits et la confection des pantalons. Après 1815, les élégants portèrent les culottes à la russe, la guerre de 1870 nous donna les gâteuses. Les bouleversements politiques n'ont pas sur les livres une influence moindre. La rapidité des informations nécessitée en 1870, le besoin où l'on était de se renseigner par tous moyens, entraîna les journaux d'actualité à faire très vite. Les procédés héliographiques imaginés sur la fin de l'Empire,